

## *Coma*

En 2002, Florian Javet montre, entre autres sculptures faites d'objets modifiés, d'agencements fragiles, claudicants bricolages et dessins, une pièce en peinture séchée figurant une tête de Mickey Mouse. En deux couleurs, rouge et brun, cette pièce, que l'on pourrait imaginer porter comme un masque, pendouille sur un châssis carré vierge, lui-même posé au sol et appuyé sur un mur.

La technique de fabrication de ces dessins mous est maintenant tout à fait maîtrisée par Javet : Un plan de travail en verre est d'abord posé sur deux tréteaux ; sur le verre, on applique une surface anti-adhérente. On coule ensuite la couleur acrylique (la peinture aura été préalablement distribuée dans des pipettes afin de mieux en maîtriser le rythme de coulée). Une fois le temps de séchage passé, il ne reste plus qu'à délicatement décoller le peinture du verre. Les couleurs ne se superposent pas mais sont appliquées en simultanément, si bien qu'une fois sèche, la pièce sera recto/verso.

Large sourire avec langue visible, museaux saillant et strabisme convergent jusqu'à réunion des rétines droite et gauche : la facture du Mickey de Javet est conforme aux standards de Disney. En revanche, ses deux grandes oreilles rondes, retombant de part et d'autre, sont affublées de coulées nerveuses et concentriques, sorte d'interprétation expressionniste du trou noir. Les esgourdes de ce Mickey excitent le regard et le rendent un brin inquiétant.

Dire d'un artiste qu'il est pop n'est depuis longtemps plus possible. L'utilisation de la culture populaire n'est en effet plus un critère pouvant définir une pratique artistique. Les grandes pièces en peinture de Javet évoquent pourtant une imagerie de la consommation et du mass média : Le hummer, l'avion de chasse, le body-builder, le canapé en cuir, Mickey

Mouse, le portrait de Reagan, etc. Ces images renvoient effectivement à une imagerie populaire et, à y voir de plus près, le choix de celles-ci et le travail de transformation qui les accompagne nous plongent même dans un univers définitivement cartoon, sixties et psychédélique.

L'embrassement d'un univers de cet ordre n'est bien entendu pas une fin en soi pour Javet, auquel cas on aurait à faire au mieux à un travail d'illustration. Il s'agit là plutôt de pousser à l'extrême le processus de transformation de l'image : refonte, altération, reprise. De longue haleine, ce travail passe par tant de manutentions et de délicates transformations que ces images, déjà maintes fois digérées, passent à l'état de rebut, ou touchent carrément à l'éther.

Les années soixante, temps où l'on pouvait dire d'un artiste qu'il était pop. Cette époque fut le théâtre de révolutions artistiques majeures en même temps qu'elle connut, avec l'explosion des médias, une accélération inédite de la cadence de reproduction et de diffusion des images. Si Javet se réfère à une certaine esthétique de cette époque, en pointant le paradoxe de ces images si éloignées et si prégnantes, il nous fait opérer un grand écart visuel : le travail de Javet réunit des références en soi précisément datées mais évite de les inscrire dans un discours lié à leur histoire. Cet écart nous donne une impression paradoxale de vide rempli, joyeusement pris en charge par toutes sortes de trouvailles formelles.

Éclairé sur les pratiques de Richard Prince ou de Sherrie Levine, Florian Javet s'adonne à une exploration des images et met à mal leur statut. Moins dandy que les deux Américains, Javet le bricoleur ajoute une composante do it yourself à ses observations. Harnachés dans une semi-suspension, les dessins mous sont souvent entourés d'une foule de petits objets bruts,

collections de gestes minimaux et manipulations frénétiques de scotch, bouts de bois et visserie.

Après observation des modalités de représentation de Mickey Mouse sous copyright, on n'a plus droit au doute : ses oreilles sont en vérité des sphères indépendantes de son crâne ! D'un noir profond, les fameuses oreilles sont invariablement dessinées en ronds presque parfaits. Qu'importe la position de la tête, la représentation de profil leur est impossible. La teinte, d'un noir profond, est toujours identique. En maculant les esgourdes de son Mickey, Javet met le doigt sur une donnée purement technique, une règle d'illustration devenue si répandue que de la voir compromise relève de la petite jubilation. Précis et observateur, il y a chez Javet un intérêt maniaque pour les mécanismes de la représentation.

Pas étonnant qu'il se soit d'avantage tourné vers la pratique du croquis. Plus aisée à la manipulation et plus directe quand on a une idée, la feuille et l'encre de Chine ont commencé à prendre le dessus dans la panoplie de Javet. On retrouve cependant dans ses dessins quelque chose de la diffusion d'une matière liquide dans une autre, comme si le pinceau déposait son encre sur une surface huileuse et qu'elle se diffuserait alors pour donner au dessin à venir une composante fantomatique.

La contrainte du format de poche et de la technique permet à Javet d'être d'autant plus précis dans ses recherches. A l'examen de ses carnets de dessins, on flaire un plaisir jubilatoire à l'expérimentation dans le détail. Une qualité de trait y est éprouvée sur 3 ou 4 pages puis réapparaît quelques dessins plus tard, dissimulée parmi d'autres procédés d'illustration, à leur tour remis en jeu dans le dessin suivant.

Au côté cartoon et sixties que l'on connaissait du travail de Florian Javet vient s'ajouter avec ses dessins une tendance au baroque : le champ des références s'agrandit. À la manière d'une coiffe à la Marge Simpson, d'une perruque Louis XIV ou façon banane de Teddy boy, ses dessins se développent parfois à l'infini, à coup de petits traits en rangs serrés. Certains objets ou personnages sont affublés d'une sorte d'appendice nébuleux. On imagine alors que l'attention de l'artiste s'est perdue dans un geste automatique. Ses sujets en lévitation planent dans des nuées d'empreintes de pinceaux, de signes et de masses encrées. Quand le dessin devient pratique de la somnolence.

*Philippe Daerendinger*